

## TURBO-RÉACTION

### *Genesis*

Un des plus grands, et sans doute un des seuls mérites du Canada moderne, c'est qu'il est devenu une authentique puissance performative, ce qui n'est tout de même pas rien, pour une nation qui a engendré A.E Van Vogt et Marshall Mac Luhan, eux qui apprécieraient sûrement cette assertion à sa juste valeur au vu de ce que je vais dire, et que j'ai vu, j'en atteste. Le Canada est le seul pays au monde susceptible d'apporter un démenti au mot célèbre de Korzybsky : la carte n'est pas le territoire, tout autant qu'il rend vrai, *a contrario*, celui non moins fameux à propos des Juifs : ce peuple qui aurait trop d'histoire et pas assez de géographie. Au Canada, carte et territoire ne font qu'un, sous la forme d'une *terra incognita* symbolique et historique. Ce pays est devenu, c'est à n'en pas croire ses yeux, la réalisation de son image d'Épinal, la matérialisation sociale d'un grand continent boréal fait d'étendues arctiques presque sans fin. *Il est pure géographie*, un simple « espace sociétal » sans plus de limites sinon celles de ses « droits » toujours plus avant repoussés vers leur « autonomie » pas du tout temporaire, un « territoire » sans plus aucune finitude, c'est-à-dire aucune politique, plus aucune historicité, donc plus aucune souveraineté. Il l'est à tous les points de vue, que cette chronique tentera de dépister, et de décrire, il l'est de l'intérieur, nous verrons un peu plus tard pourquoi, mais aussi de l'extérieur : rien ne ressemble plus au Canada que l'image qu'on s'en fait : c'est-à-dire à peu près rien.

Cette *terra incognita*, qui ne montre d'elle que cette brume neigeuse d'inconnu, semble plus inconnue encore aux habitants qui y résident. Et il y a d'excellentes raisons pour cela.

Et en tout cas, au moins une : c'est que le Canada n'existe pas. Alors que les États-Unis bâtissent une mythologie active au cours du XX<sup>e</sup> siècle, en particulier après la fatidique date de 1945, simultanément l'image du Canada se brouille ; des décombres fumantes que laisse derrière elle la Seconde Guerre mondiale, l'héroïsme canadien – qui avait vaillamment participé, en dépit de résistances « nationalistes » au Québec, à la victoire des forces alliées sur le nazisme – surgit tout hébété, et paraît subir de plein fouet deux contrecoups majeurs, qui affectent simultanément la société occidentale dans son ensemble mais qui semblent se cristalliser avec une intensité particulière ici, sur le continent américain, au nord du 45<sup>e</sup> parallèle :

1) Tout d'abord, l'Empire américain, au sens « états-unien », est là, et bien là, face à l'Empire communiste des soviets, puis des maoïstes ; il dispose dès lors de tous les moyens techniques et politiques pour asseoir sa souveraineté sur la moitié « occidentale » du Monde. Il contrôle l'atome, grâce à des savants juifs ayant fui le Reich hitlérien, bientôt il contrôlera l'espace, grâce à des savants allemands ayant participé à la machine de guerre nazie, il va découvrir entre-temps, via ce qui subsiste d'énergie créatrice dans les universités anglaises, la structure intime de l'ADN. Être « souverain », comme le savait Hobbes, c'est pouvoir agir – à l'échelle humaine – avec la liberté et l'autorité de Dieu, cela signifie, à l'échelle humaine, être en mesure de créer le monde à son image, et de créer un homme à son image. Les Grecs, les Romains, les Israélites, les Étrusques, les Celtes, les Hindous, les Chinois, les Perses, les Mayas, les Arabes, les Carolingiens, les Capétiens, les Espagnols, les Hohenzollern, les Élisabéthains, et bien d'autres l'avaient fait avant eux. La différence avec le Techno-Monde global pris en charge par les USA est de taille, je l'avoue, car elle est

justement de la taille d'un monde, elle est, pour reprendre de mémoire Raymond Abellio, ce « moment où le monde devient *cosmologique* et non plus seulement *géopolitique* », le moment *nucléo-cyber-orbital*, le moment de la Grande Dissolution. Les Empires eux-mêmes ont changé de nature, pour eux le Monde n'est plus un horizon, une « frontière » à *conquérir*, il est un capital *acquis*, un espace bio-politique techniquement gérable, et conçu comme tel, un *globe révélé à lui-même*, et pour lequel deux *sociétés globales*, deux *sociétés infinies*, vont se disputer durant un demi-siècle.

2) Le nazisme – et ses abominations inconcevables – né de la décomposition terminale du nationalisme et de la démocratie européenne, servait désormais de spectre fétiche, de « poupée vaudou », d'épouvantail à moineaux si vous préférez, pour tous ceux qui souhaitaient flétrir, du haut de leurs divers nihilismes – pour lesquels le marxisme tient lieu de place-forte centrale, encore aujourd'hui –, la moindre tentative de souveraineté occidentale, contre les avancées du communisme dans le Tiers-Monde en tout premier lieu. Ainsi, en France, même la Guerre de Corée, dès 1950, fut-elle vilipendée, avec moult comparaisons avec les divisions de Waffen SS qui avaient dévasté les espaces russes, ou au nom de « Ridgway-la- peste \* » – après que les communistes eurent réussi à faire croire que les troupes de l'ONU se servaient de l'arme bactériologique dans la péninsule coréenne – par tout un « rassemblement »

---

\* Le général Ridgway, qui commandait, sous les ordres de Mac Arthur, les forces américaines de l'ONU envoyées en Corée après l'attaque communiste, fut accueilli à Paris par des manifestations pacifistes qui scandaient ce slogan et demandaient l'arrêt des bombardements chimiques (!) ou bactériologiques (!!), alors que de toute évidence si usage de gaz de combat il y eut, il est à mettre du côté de la coalition sino-coréenne maoïste.

hétéroclite qui réunissait, de l'extrême gauche à l'extrême droite : les trotskistes et les anarchistes, les pacifistes et les communistes qui les manipulaient (les archives du KGB ont tout dévoilé !), les factions centristes indécises et trouillardes par nature (celles-là mêmes qui avaient provoqué la débâcle de 1940), les nationalistes-républicains de gauche, ceux-là mêmes qui allaient infiltrer la tête du gaullisme – soit le Général *himself* – tout comme les « anciens » nazis, collabos ou antisémites fanatiques apparentés qui haïssaient plus que tout au monde cet « arsenal de la liberté » qui s'était mis en travers des aspirations mégalomanes du gnome autrichien, par la grâce de kamikazes japonais interposés. Quiconque verrait une analogie avec des faits présents ou récemment survenus serait sans nul doute un individu de mauvaise foi, et de plus un fiéffé *réactionnaire*.

Le Canada se retrouve ainsi, au début de cette « après-guerre » qui n'en est pas une, coincé dans la nouvelle « matrice » planétaire alors même qu'il commence à naître, c'est-à-dire à *apparaître* aux yeux des autres nations : il ne peut pas, ou *plus* se distinguer comme un « État Souverain » au sens hobbesien, parce que cela signifierait immédiatement pour lui, ne disposant pas de la puissance effective de son voisin méridional, un suicide politique : on l'accuserait de tous les maux, et il n'aurait même pas les moyens d'en user. Il ne peut évidemment pas se dissocier de cette énorme machine globale qui, désormais, polarise la moitié du Monde sur son axe, juste au sud d'une frontière commune longue de 5000 kilomètres. Mais il ne peut non plus complètement se dissocier de l'ancienne souveraineté impériale britannique des origines, qui disparaît en tant que superpuissance planétaire, alors qu'il doit impérativement, sous l'injonction plus ou moins tacite des « directives » de la bureaucratie onuzie qui modèlent déjà le

reformatage mondial des consciences, s'inventer une « identité nationale » en conformité avec les nouvelles règles du jeu.

Cela aurait pu s'avérer un pari impossible, si cela n'était pour ainsi dire tombé à point nommé pour tous ceux, et ils commençaient à être nombreux, qui pensaient qu'on allait pouvoir élaborer quelque chose d'aussi dense et volatil, à la fois éternel et impermanent (n'est-ce pas la même chose en fait ?), qu'une *identité*, et quelque chose d'aussi tragique, dynamique, dangereux, splendide et mortel qu'une « nation », sur de tels prodromes, édictés par un secrétariat sis à New York, mais dont un tiers des fonctionnaires avaient reçu les cours de l'Université Lumumba de Moscou. On inventa donc le *Canada invisible*, le « Canada humanitaire », le « Canada multiculturel » ; celui-ci parvint, ô miracle des idéologies en kit qui font le nid des nihilismes terminateurs, à concilier le « nationalisme » identitaire québécois et le « nationalisme » unitaire anglo-canadien. L'enjeu était de taille. Le Canada deviendrait une sorte de Méga-Suisse fédérale-boréale. *On aurait la Paix*. On en serait même les représentants officiels, les parangons, les paladins, les missionnaires internationaux. Les Helvètes pouvaient commencer à la rabattre : en place de leur traditionnelle et fameuse neutralité multiséculaire, qui avait en effet montré le vrai visage, hideux, du pacifisme entre 1939 et 1945, le Canada inventa l'humanitarisme actif. Il devint en fait « le bras armé de l'ONU », je me demande si l'expression n'est pas de Churchill lui-même. En tout cas, John F. Kennedy dit quelque part, je crois bien me souvenir, qu'il s'était inspiré de « l'exemple canadien » pour ses fameux « Peace Corps ». Un homme est à lui seul le symbole de cette « réussite », puisqu'il en est presque l'inventeur. Disons plutôt qu'il en fut le grand ordonnateur final, le « synthétiseur », le « terminateur », l'homme qui sut, de la société canadienne tout juste embryonnaire, détacher les

## égards

parties qui lui semblaient « porteuses » d'avenir (nous verrons duquel il s'agit un peu plus loin), pour les conserver dans le formol de son « projet prométhéen » typiquement moderniste, et arracher pour les jeter aux poubelles de l'histoire « en mouvement » toutes celles qui pouvaient encombrer la marche de ce Canada MégaSuisse vers sa place au soleil, sa « destinée manifeste » – dirions-nous, si ces mots ne déclenchaient pas aussitôt, en regard de la chose qu'ils sont chargés de décrire, une surcharge de rire incontrôlable. Quoi qu'il en soit, cet apprenti sorcier, ce grand « ingénieur social » – tel que la propagande soviétique les chantait à l'époque – porte un nom, celui d'un aéroport sis à Dorval et quoiqu'en disent les Québécois, et les Canadiens, toutes opinions confondues, le *trudeauisme*, et ses variantes, a intégré *toutes* les consciences. Trudeau a su créer le « tronc commun » civilisationnel du Canada moderne. Il a permis aux Canadiens de développer, chacun suivant son « modèle » culturel, une sorte de Palais des glaces où chacun trouverait l'image de lui-même, miraculeusement reflétée par cette « nouvelle société » qui offrait à la plus grande illusion de l'*Après-Guerre* la possibilité de se répandre : celle de l'*Après-Guerre*, justement. Or il n'y a jamais eu d'*Après-guerre*.

Les années 60, 70 et 80 allaient voir se dérouler cette production du Canada-qui-n'existe-pas \*, mais dont l'existence est paradoxalement activée par la coalition des mirages que l'ensemble des subjectivités projette sur un mur d'autant plus opaque qu'il renvoie à chacune sa propre image.

---

\* Je signifie bien ici qu'il n'existe pas puisque toute souveraineté *politique*, toute finitude militaire est d'office bannie comme « colonialiste » lors de cette « re-con-naissance » *humanitaire* du Canada d'après-guerre.

Ce fut la triple décennie qui vint oindre le post-modernisme sur les fonts baptismaux du libéralisme général. Après avoir servi avec discipline et autorité pendant un peu plus de 20 ans ses maîtres onusiens, l'humanitarisme actif-collectif hérité de l'« Avant-Guerre », ou plutôt de la « Guerre » elle-même, des traditions judéo-chrétiennes de charité et de l'idéologie libérale britannique, s'avère déjà obsolète : une nouvelle ère est en train de s'ouvrir, nous sommes – disons – en 1967, ou 68. Le Canada, devenu la Suisse de l'Amérique du Nord, s'invente un autre projet, beaucoup plus « hype », ou plutôt : Trudeau et ses diverses variantes locales (dont le nationaliste Lévesque) décident de passer à la phase « papillon » de la métamorphose : de l'humanitarisme actif-collectif, simple chrysalide encore gestatoire, on va passer à l'humanitarisme individuel-sentimental (et « spectaculaire »\*), parfaitement intégré. On va consacrer la mort du politique, et du religieux, soit l'ensemble des *touts-finis* et des *touts-infinis* (pour reprendre l'excellente terminologie de Jean-Claude Milner) des anciens régimes, qui se perpétuent encore grâce à ces antiques pôles de souveraineté. On va les remplacer par le *tout-indéfini* de la *société-infinie*, aux droits infinis, à la révolution infinie, donc sans cesse recommencée, toujours remise en question, car devenue inséparable de ce recommencement toujours recommencé, ce changement-pour-le-changement, cette positivité absolue du changement qui mue celui-ci, de facteur de négativité et de singularité, en un paramètre structurel du patronage international des consciences. Cette « révolution permanente », triomphe posthume de Trotski, conduit paradoxalement l'histoire à être *cryogénisée* par cette *cinétique générale*

---

\* Donc inévitablement « terroriste ». Debord, il y a 35 ans, et un certain Ben Laden, le 11 septembre 2001 ont apporté une preuve éclatante des liens ténébreux entre spectacle et terrorisme.

## égards

sans plus la moindre discontinuité, lorsque *tout est flux*, et en premier lieu le modèle de représentation central de ce que nous osons encore nommer « rapports sociaux ». C'est le moment supraconducteur de la résistance-zéro. C'est le moment que nous sommes en train de vivre. De la Croix Rouge plantée sur les champs de bataille ou aux abords des colonnes de réfugiés, on s'envole alors avec les ballons roses d'Act-Up vers le ciel sans fin des « contre-pouvoirs sociétaux » et du « monde néotribal en réseau » ; ainsi, de Méga-Suisse nord-américaine, le Canada va sans le moindre problème s'identifier à son nouveau rôle de Californie boréale et, à la vitesse d'un navire qui prend l'eau, tous les partis politiques, toutes les pensées, toutes les paroles s'alignent sur la fréquence du haut-parleur humanitaire, l'exemple de la presse québécoise – dont *La Presse* est un symptôme révélateur – vient tout de suite en tête : un consensus transpolitique s'établit, créant cette société post-moderne avancée, autant dire désormais une des pointes avancées de la *dis-sociation* générale des sociétés démocratiques occidentales.

Le simple fait d'être « conservateur », ou de se dire « de droite », quel que soit d'ailleurs ce que le mot sous-entend vraiment pour vous-même comme pour votre interlocuteur éventuel, est devenu, et au nom de la « tolérance », proprement *in-tolérable* pour cette société qui a fait une idole indéboulonnable de sa Charte des droits et libertés ! Un ex-premier ministre souverainiste l'a littéralement jeté comme une insulte à la face d'un dangereux néonazi de chef-libéral-du-Québec qui a ingénument décidé de s'en prendre à quelques forteresses bureaucratiques de la Société-Providence québécoise, dont tout le monde, « artistes » en tête, profite allègrement, avec pour ces derniers l'obligation de clamer sa rebellitude au prorata des subventions reçues. La Californie du Nord est née,



elle ressemble à ce monstre dont la télévision a parlé récemment, ce jeune garçon qui souffrait de maux inexplicables, et dont on a découvert qu'il portait son jumeau, mort, quelque part à l'intérieur de lui, et que l'embryon s'était mis à pourrir lentement, faisant pourrir l'organisme vivant avec lui. On parla métaphoriquement, mais sans la moindre formalité, d'*alien*. Je crois aux histoires de monstres. J'ai toujours cru aux histoires de monstres. Je crois que les monstres nous disent quelque chose. Quelque chose au sujet de la Fin de l'Homme. Je ne me souviens plus de la nationalité de ce cas tératologique contemporain, mais une chose est sûre, lorsque j'ai vu ce bout de reportage à la télévision, il y a quelques semaines, l'image m'a obsédé des jours durant, et je n'ai pu m'en détacher qu'en comprenant qu'elle était l'image de notre condition, notre condition de Canadiens, de Québécois, d'occidentaux-humanitaires quels qu'ils soient.

Quelques jours plus tard, Jean Renaud vint comme clouer le cercueil en me confiant lors d'un repas dans un restaurant de la Côte-des-Neiges qu'il me fallait sans attendre considérer les Québécois comme des « Supercanadiens ». L'image du fœtus pourrissant, enclos par la chair vivante de l'organisme-hôte, mais enclosant en retour par sa mort tout le destin de cet organisme, revint me hanter, avec désormais comme une possibilité d'explication rationnelle : pour « assimiler » les Québécois, à la mode *Unesco* alors en vogue, en conformité avec la « conscience de la communauté internationale », et afin de se trouver une place dans « le Nouvel Ordre Mondial de l'Après-Guerre », les « Canadiens » avaient inventé le Néo-Canada humanitaire des années 1950-1960. Par là même, ils créaient les conditions objectives (c'est-à-dire subjectives-médiatisées) d'émergence d'un souverainisme politique local dont le nom même est une usurpation puisque s'appuyant sur les mêmes idéaux

humanitaires que son jumeau fédéral il ne pouvait bien sûr prétendre qu'à une souveraineté de façade (mais très pratique pour tout le monde, comme nous allons le voir). En retour, en effet, les Québécois co-inventent le Canada multiculturel en servant d'avant-garde éclairée, marxisée, et tiers-mondiste pour des populations anglophones soucieuses d'échanger coûte que coûte leur ancienne souveraineté impériale déchue contre une cause humanitaire, la première disponible sur le marché fera l'affaire. Les Québécois deviennent dès lors les étendards non seulement de la « Révolution tranquille », mais de tout le Néo-Canada, *ils indiquent le sens du courant*, dirait Nietzsche. Et tout le monde aujourd'hui suit le sens du courant.

Il faut bien comprendre ce paradoxe : le « souverainisme » québécois de la Révolution tranquille est une forme locale *avancée* du libéralisme britannique et, par cela même, il a contribué à la création du Canada fédéral *new-look*, humanitaire, non-souverain par définition, qui tuait ainsi dans l'œuf toute possibilité de *séparation politique* du Québec lui-même. Le Québec est ce jumeau « mort » à l'intérieur de la Matrice Canada. Mais il ne faut pas entendre ici le qualificatif « mort » comme un absolu, rien n'est absolu dans une société où tout est relatif : nous dirons donc que chacune des entités est « morte » *pour l'autre*, tout autant qu'elle est *l'image-miroir de l'autre*, chacune des entités a un rôle à jouer, selon un rapport asymétrique, dans l'amnésie collective qui tient ici lieu de frontière métapolitique, chacune a un rôle à jouer dans cette absence de *Re-Con-Naissance* identitaire nationale spécifique autre qu'humanitaire, c'est-à-dire en *creux* de toute *souveraineté*, absence performative dans les deux cas (CanadaMatrix, Québec Incorporated) qui sert d'*axe vide* à toute la structure et maintient sur l'inertie du mirage une société qui en fait

n'existe même pas assez pour parvenir à se *défaire*. Il arrive parfois que des pensées vous hantent des années, errant au seuil de l'invisible dans les sous-sols de votre esprit, structurant en secret la plupart de vos Actes, et de vos Paroles, qui ne font qu'un, si vous servez la Vérité, qui n'est équidistante que d'elle-même, et de l'Infini, dont elle est la Manifestation. Puis il arrive qu'un simple fait, isolé des autres, comme tous les autres, par la machine à concasser les événements en informations, fasse surgir la pensée cachée à la lumière. C'est pourquoi les « écrivains fantastiques », de tous temps, ont fait se côtoyer les monstres, en tout cas les fous, et les saints. Nous savons qu'ils nous parlent, de nous et de notre temps, alors que leur voix provient d'au-delà même les astres. Je suis, à l'heure où je vous parle, et cela ne pourra surprendre qu'un cuistre, un social-démocrate, ou un « nationaliste », ce qui revient généralement au même, en train de demander officiellement ma naturalisation canadienne et pour une simple et unique raison, qui m'a fait adopter ce monstre, pour me faire adopter par lui : si je suis venu au Canada c'est très vraisemblablement, comme je l'ai dit dans mon *Journal*, parce qu'il n'existe pas encore. C'est-à-dire que tout, encore, ici, reste à faire. Certes, et nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet, comme toutes les formes de vie, même les plus imparfaites, il paraît désormais menacé par l'ultime assemblage nihiliste que le Monde a créé pour asservir l'Homme mais, et cela peut être considéré comme une sorte de paradoxal « avantage », sa « non-souveraineté » générique, j'oserais dire *génétique*, pose très clairement la nature du vide, elle pose la question de l'origine de cet effet de dépressurisation que connaît une société démocratiquement avancée comme le Canada, et son jumeau. Et ce vide, c'est *la mort de Dieu*.

Je croyais venir dans une société à la fois futuriste et religieuse, futuriste et chrétienne, comme les États-Unis, avec ses

## égards

particularités, certes, mais avec le même sens tragique du destin-machine du Monde (in)Humain, et du contre-monde chrétien de l'Homme-en-devenir ; mais ce qui aurait pu être si... si tout ce que j'ai écrit durant les pages précédentes n'était survenu, ce qui aurait pu se produire si un autre projet que Méga-Suisse, puis NorthernCalifornia, avait vu le jour, ce qui aurait pu devenir le Canada si le Monde et son Prince n'en n'avaient décidé autrement, est un pays où, tout particulièrement au Québec, les Églises sont à vendre pour en faire des « condos » de luxe et où l'Islam, profitant des statuts régissant ici la liberté de culte fait, comme en Europe, des progrès constants, en partie grâce à un des appendices les plus pompiers du programme post-nazi de lavage de cerveau anti-occidental de cette pseudo *après-guerre* : la « lutte des Palestiniens et des minorités ethniques contre l'impérialisme et le colonialisme » qui a servi de *pattern récurrent* depuis les années soixante à tous les nihilismes terminateurs de la bourgeoisie mondiale (ceux qu'elle engendre et qui la détruisent), tous ces monuments de logorrhée que pondent sans la moindre interruption de fort efficaces « professeurs » diplômés en reprogrammation psychologique, vendant leurs divers mérites aux universités locales, devenues en une vingtaine d'années les bastions de l'antisémitisme et de l'anti-américanisme – comme du racisme anti-blanc – les plus ultras. Le choc est rude, il faut l'admettre. Mais c'est normal, *après la Chute vient le Choc*, ne l'avais-je pas dit moi-même en toutes lettres dans un *Théâtre des Opérations* ? L'Illusion post-moderne avait – grâce au Canada – commencé par moi à être défaite ; au bout d'un an ou deux de présence en continu, c'en était fini, me restait à recoller les morceaux en vue d'une analyse plus poussée, mais j'avais alors, comme on dit, d'autres chats à fouetter. Mes contrats avec la Maison Gallimard qui m'emploie sont dignes d'un mercenaire de la Guerre de Trente ans, le gîte est assuré, le couvert aussi,

mais il faut guerroyer sans arrêt. Et je venais tout juste d'émigrer, ici-même. C'est la rencontre avec Jean Renaud, il y a quelques mois, qui a tout bouleversé à ce titre. Il me fallait un vecteur, un véhicule approprié à ma pensée sur ce terrain spécifique, à partir de ce point de vue singulier. Le *Théâtre des Opérations*, même si le prochain volume à paraître en automne 2004 s'avère une proclamation de foi paradoxale en mon exil nord-américain – et un abandon définitif des utopies européennes qui ont aussi fondé cette Nord-Amérique pour une conversion sans faille au catholicisme romain – ne me permet pas de concentrer ma pensée sur l'énigme que pose cette nation en devenir, alors que le monde humain s'éteint, qu'à partir de mon identité d'*écrivain français en exil*. La rubrique *Turbo-Réaction* que m'ont offerte Jean Renaud et l'équipe d'*Égards* m'offre l'opportunité de devenir *un écrivain canadien-français* en toute liberté, dans l'espace singulier qui est le mien : celui de la réappropriation de la Parole en une époque qui tente de l'anéantir par le bavardage. *La Parole est un Acte* – disait Ernest Hello, *c'est pourquoi j'essaie de parler*.

MAURICE G. DANTEC

---

*Pierre Foglia\**

En guise d'introduction à ce qui sera peut-être comme une sorte de leitmotiv, je me permets de citer mon auteur fétiche,

---

\* Cet article, polémique, fut rédigé plus de deux semaines avant l'affaire des «Identitaires», qui déclencha les hostilités avec *Libération*, en France, et *La Presse*, au Québec (je ne mentionne pas les torchons anarchistes). Seul le «hasard», comme on dit, aura voulu qu'il en soit ainsi.

Joseph de Maistre : *On n'a rien fait contre les idées tant qu'on n'a pas attaqué les personnes*. Il semblerait qu'au Québec, jumeau inversé du Canada où le libéralisme d'origine anglaise fait loi, on ait oublié cette tradition d'ailleurs tout aussi française que britannique, qui est celle du duel verbal, osons le dire : du pamphlet, du libelle, de l'attaque personnelle, à l'épée non mouchetée, voire au sabre d'abordage, s'il le faut. Cela ne se fait pas ici, me suis-je déjà entendu dire. Ou, variante plus moderniste : tu es grillé à *La Presse*, maintenant.

Wow ! – me suis-je cru malin de répondre : grillé à *La Presse* ? Tu veux dire dans le second quotidien le plus lu à Montréal ? C'est comme si on m'annonçait, un air terrible barrant le visage, les lèvres retroussées d'horreur : A-L-E-R-T-E, tu viens d'être rayé des listes du *Dauphiné Libéré*, ou du *Clairon des Ardennes* ! Et ce n'est pas ma faute s'il faut que chaque époque connaisse son histrion caractéristique qui rassemble en lui, en un point de synthèse culminant à des degrés qui font passer l'incandescence solaire pour l'éphémère flamme d'une allumette dans les toilettes extérieures d'un camping, toutes les tares les plus démonstratives du journalisme nécessaire et de la littérature de service, pour ne pas dire de servitude. Peu m'importe, dans ce contexte, toute référence directe à l'actualité, comme tout ce qui provient des *junkyards* du post-modernisme démocratique, tout, absolument tout dans ce type de discours est recyclable. Éternellement. C'est son unique avantage. Et la signature du Démon nommé généralement Médiocrité.

Son nom, ici, maintenant, au Québec, en 2004, et pour quelque temps encore malheureusement, son nom résonne comme une sorte de diapason national sur lequel tant bien que mal tout le monde s'accorde. Si vous ne trouvez pas trace cette semaine de sa sinistre prosopopée dans *Voir*, ce sera

dans *Ici*, si ce n'est pas dans *Le Devoir* ce sera dans *Le Soleil*, si ce n'est pas un rubricard, masqué ou non, ce sera dans un courrier des lecteurs, si ce n'est pas un « musicien » ou un « plasticien » qui récite le couplet convenu de l'artiste intermittent-et-subventionné contre Bush, c'est la *chroniqueuse* mondaine du coin qui s'y colle et nous sert, du haut de ses talons de drag-queen, ses vues sur la géopolitique mondiale, et la couleur à adopter cet hiver pour son chihuahua, et je ne parle pas de *Télé-Québec*, que je décide à cette heure de publiquement dénommer *Télé-Québekistan*. Pierre Foglia est le modèle type du jumeau inverti québécois, ce « supercanadien » que j'évoquais dans ma chronique précédente, et ce n'est pas le moindre des paradoxes, pour ne pas parler de « mystère », que de constater que ce n'est absolument pas par la force de son verbe, puisque celui-ci n'en recèle strictement aucune (cet homme sans style est à l'image de ses idées, sans fond), qu'il peut ainsi gagner les consciences de millions de ses compatriotes. C'est tout simplement parce qu'on n'a absolument pas besoin de lire Pierre Foglia pour être en accord avec ce qu'il dit, puisque tout le monde est d'accord, à priori, avec tout ce que dit Pierre Foglia. Sans quoi Pierre Foglia ne l'écrirait pas. Car *La Presse* ne le publierait pas.

Il faut sans plus attendre que je soumette à mon lecteur cette série d'indices concordants tendant à prouver qu'un journaliste moderne de *La Presse* parle plus mal le français qu'un petit jésuite des années 1950, de la même manière qu'un homme politique québécois de ce début de siècle, en comparaison avec son homologue de l'époque de « la grande noirceur », ressemble à un analphabète instruit par un instituteur stalinien. On sait, depuis Karl Kraus et Ambrose Bierce, mesurer l'ennui et la malhonnêteté qui se dégagent d'un texte, surtout journalistique. Un des premiers indices concerne l'attaque

## égards

du « sujet ». Si votre homme parle de sa femme, de sa mère, de sa fiancée, de son téléphone portable ou de son chien pendant la première *moitié* de sa chronique, c'est que soit comme d'habitude il n'a rien à dire, soit, encore pire que d'habitude, qu'il s'en contrefiche comme de sa première chemise, soit – et c'est là que peut apparaître une brèche pour le démineur des vérités – qu'il est fort embarrassé pour s'en dépêtrer, les doigts encore tout collants des centaines de mensonges qu'il a asséné quotidiennement à ses lecteurs pendant des mois, pour ne pas dire des années. Le papier journal n'a pas exactement les mêmes vertus que le kleenex, même s'ils finissent tous deux à la même place. C'est pourquoi Pierre Foglia a inventé le journalisme recyclable. En gros, imitez peu ou prou la diplomatie française : dites ce que ce que tout le monde pense, matraquez jusqu'à plus soif les mêmes irrésistibles « idées », quels que soient les démentis que vous opposent les faits, vantez les mérites de livres illisibles mais farouchement « opposés au système capitaliste des *multinationales américaines* » (le plus bel exemple d'oxymoron jamais mis en lumière par cette sous-culture), usez de métaphores mystérieuses, à la Marie Laberge, ou plutôt à la mode *Je Suis Partout*, pour faire croire que vous recelez les secrets les plus profonds au sujet des Vrai-Maitreuh-du-Mondeuh (les banquiers juifs, comment, vous ne le saviez pas ?), alors qu'en fait vous ne planquez rien de plus que la clé des toilettes extérieures du camping dont je parlais plus haut, où vous irez vous enfermer avec votre exemplaire de Noam Chomsky.

Foglia, qui ne perd jamais une occasion de briller dans les bordels de campagne de la Propagande pacifisto-sociétale, aligne en effet perle sur perle, et ce n'est pas sa pathétique citation d'on ne sait quel pignouf « spécialiste en éthique des relations internationales » (ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! relisons un



bon coup Machiavel et Thucydide pour bien apprendre à rire devant de tels titres doctoraux, aussi pompeux qu'ineptes) qui parviendra à sauver ce désastre général, et parfaitement toléré, de la langue et de la pensée. Nous passerons sur la première préciosité de vieille serpillière pédante où ce triste sire se croit permis d'écrire, dans la bouche de « sa fiancée » (le quinquababy-boomer se tape désormais des fiancées, du temps où les hommes *en avaient encore*, on disait des « maîtresses ») : *il a dû arriver quelque chose de grave dans le monde, et tu sais comment ils sont* (elle parle de la rédaction du journal), *quand la situation internationale devient le moins complexe, ils ont toujours le même réflexe, appelons Foglia, il va tout bien nous expliquer*. L'article dont il est question ici date du lendemain de la capture de Saddam Hussein. Michel Tremblay devenu expert en balistique démographico-globale, Florent Pagny bombardé roi des press-rooms du Pentagone, *ladies and gentlemen* le gouvernement du Québec et le journal *La Presse* ont l'honneur de vous présenter le déchiffreur en chef des Grands Mystères de ce Monde !

*Appelons Foglia, il va tout bien nous expliquer*. Il pourra par exemple essayer de nous expliquer le miracle, comme le savait Léon Bloy, le Bourgeois est faiseur de miracles à ses heures perdues, c'est-à-dire chaque fois qu'il émet un cliché, autant dire chaque fois qu'il ouvre la bouche, nous expliquer le miracle, disais-je, de cette série de locutions, quoique ce dernier mot soit un peu tiré par les cheveux pour décrire cet immondice linguistique :

*Si c'est 30 lignes pour une bonne nouvelle, pour la moitié d'une bonne nouvelle c'est 15. Exactement : la moitié d'une bonne nouvelle. Je vous explique* (il va tout bien nous expliquer, allez voir). *Le peuple irakien vivait sous la double férule de Saddam Hussein, qui le terrorisait, et DES Bush* (c'est moi

## égards

qui souligne), *le père d'abord, puis Clinton, puis le fils du premier, qui ont saigné l'Irak à blanc pendant 13 ans avant de l'envahir.*

Vous avez bien suivi l'épisode de Dallas raconté par Foglia ? Surtout le moment où – tiens ? la généalogie des Rois du Pétrole texans croise celle des Superdémocrates de l'Arkansas... Ouah. On survole le monde depuis des *hauteurs béantes*, si l'on me permet de citer Zinoviev, ce qui me semble bien venu dans ce contexte. Non seulement ce pitre ne sait pas écrire, mais il ne sait même pas compter, sans compter, justement, qu'il mélange les dynasties, et se prend les pinceaux dans sa « double » fêrulle à quatre têtes. La suite est évidemment du même tonneau. On s'en doute : Saddam Hussein est coupable mais *pas plus que les* (salauds de, vilains réacs de, cochons z'impérialistes de, rayez les mentions inutiles) *méchants Américains*. Et cette bonne poire, truffée du chocolat fondant de la corporation merdiatique franchouille, de nous refaire le coup des abominables « sanctions » économiques, comparées d'un trait de plume digne de Faurisson, de Joseph Goebbels, ou des *Guignols de l'Info* (sur *Anal+*) aux explosions atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki. C'est que, le croiriez-vous ? 500 000 petits nenfants nirakiens sont morts « à cause » des sanctions de l'ONU (cela devient vite, grâce à la pente glissante de la pissotière de l'opinion publique incarnée : *les sanctions américaines*). Tout le monde sait pourtant que ces « sanctions » furent drastiquement doublées du superationnement terroriste et criminel imposé par Saddam à ses propres hôpitaux et autres infrastructures vitales, en premier lieu pour punir son peuple de ne pas l'avoir assez soutenu en 1991, voire, comme les chi'ites, de s'être ouvertement révoltés avant que l'ONU – la France en tête – n'oblige le gouvernement américain à respecter le mandat international et donc à

se contenter de « libérer le Koweït », sans toucher à leur ami le Satrape de Bagdad, mais qu'importe, ce qui compte c'est d'avoir l'air du gars à qui on ne l'a fait pas, j'en ai vu d'autres, moi môssieur, et ma *fiancée* me trouve génialement libre d'esprit et férocement critique, moi môssieur, je suis capable de sortir une énormité telle que : « Les mesures économiques sont rarement présentées comme une arme de destruction massive » (sic !) sans que personne ne s'esbaudisse, car il ne vaudrait mieux pas, je vous le garantis. Suivi du refrain : *On connaît moins, pour des raisons de désinformation virulente, les horreurs commises par les Bush*. Je retiens à grand peine les soubresauts presque frénétiques de mon diaphragme et les crispations irrémédiables qui tendent résolument mes zygomaticues vers le haut, tandis que les larmes me viennent inexplicablement aux yeux, et qu'un son étrange sort à répétition de ma gorge, Seigneur, je n'avais pas tant ri depuis un spectacle de Raymond Devos, en 1973. Il faudrait que quelqu'un informe au plus vite Pierre Foglia, et les milliers de propagandistes de la Voix de la France dans son genre, qu'il y avait en tout cas *une* arme de destruction massive dont il fallait s'occuper de toute urgence en Irak. Elle s'appelait Saddam Hussein. Les Américains s'en sont occupés. La corporation pro-franchouille s'énerve : *cette guerre n'échoue pas assez*. Je ne sais quels sont les médias qui désinforment ainsi de manière *virulente* la population du Québec, il faudra là aussi que Foglia rende compte de ce miracle : toute la population québécoise serait ainsi désinformée ? Mais par qui ? Qui sont les débiteurs patentés des infâmes déjections révisionnistes dont lui même ne représente, au bout du compte, que la diarrhée la plus cliniquement stable ? Qui, sinon ces médias locaux dont les excréments imprimés ne sont bien que ce qu'ils paraissent : l'ultime pet foireux de baby-boomers grotesques qui se vantent d'avoir

été marxistes « de 1957 à la Chute du Mur\* ». Qu'un « journaliste » aussi professionnel que ce Mont Everest de la prescience des affaires de ce monde connaisse, de par ses dons de seconde vue, l'emplacement exact des camps d'extermination secrets où la famille des zorribles vampires texans ségrégationnistes fait brûler des millions de Musulmans et de Noirs dans ses fours crématoires n'a évidemment échappé à personne. Mais il est franchement dommage que Foglia laisse ainsi le lecteur sur sa faim, on aimerait en savoir plus sur les innombrables atrocités commises par cette famille d'anthropophages de la *Bible Belt*. En tout cas une chose est sûre, dans ce premier exposé du cas le plus représentatif, sans doute, de la déliquescence gluante et copromorphique du journalisme national-poutinesque, on peut affirmer sans risque de se tromper que voilà enfoncés les pires tuyaux crasseux de la bonde d'éjection des eaux usées de la pensée franchouillarde. Serge July, de *Libération*, ou Edwy Plenel, des Renseignements Généraux (oups ! je voulais dire : *Le Monde*), ont trouvé leur maître, on ne s'attendait pas a priori à le trouver dans le pays qui a su produire Hubert Aquin, et Lionel Groulx.

Et c'est ainsi que votre fille est muette, que la Palestine appartient de *droit immémorial* aux Arabes qui y sont arrivés plus de 2000 ans après les Juifs, et que l'horrible « secte Bush » s'embourbe dans « le nouveau Vietnam de l'Irak », après avoir échappé de peu à un véritable Stalingrad-sur-Euphrate lors de la prise de Bagdad ! Et c'est ainsi que, pour notre plumitif du Chott-el-Arab, lorsque l'armée américaine capture Saddam Hussein dans son trou à rat de Tikrit, elle s'est contentée de faire – dans ce jargon inqualifiable qui ose parfois se targuer

---

\* Voilà au passage un « communiste » qui aurait renvoyé sa carte le 22 juin 1941 ! Et à qui mon paternel aurait sûrement flanqué son pied au derche.

de « défendre » la langue française : *la moitié de la job*. La Casquette d'Amiral-en-Chef et d'Analyste Suprême des Variations Géostratégiques Invisibles du Monde Connu-de-Lui-Seul solidement vissée sur son crâne d'hydrocéphale gonflé à la postculture pop, Pierre Foglia, sa dernière prophétie battue en brèche par l'irruption obscène de la réalité, sous la forme d'un hibou cavernicole hirsute tout juste capable de prononcer un phonème unique, avec une agitation sanitairesment contrôlée de la langue, semble commettre, c'était couru, le crime impardonnable de poursuivre la bêtise peut-être inconsciente par la manipulation désormais assumée, quoique avec l'hypocrisie nationale-gémellaire de rigueur. Même pas le courage suicidaire d'oser affirmer : Rien n'est fait, c'est du bidon ! – sinon le temps de quelques rapides passes qu'il éparpille dans son « récit », comme les conspirationnistes à la Thierry Meyssan, ou certaines professionnelles de la rue Ontario ; un peu de panache serait pourtant en mesure d'amener un éclat de lumière dans le style charbonneux qui est le sien, mais c'est sans compter sur le trope grisâtre qui se pare de multicolorisme et qui fait que tout ressemble, au final, même le langage, à un bodybuilder de la Gay-Pride se trémoussant au son de « YMCA » sur son char de parade. *La moitié de la job* ! C'est sans doute ce qui a été fait lorsqu'on a conçu ce bipède hominidé qui, tel un Francisque Sarcey de son époque, déshonore à chaque fois qu'il les prononce les mots d'art, de littérature, de critique, de politique, et d'humanité. L'article fumant qu'il a rédigé pour cette page 7 du numéro de *La Presse* du lundi 15 décembre 2003 vaut son pesant de québecquitudes, on dirait du Michel Tremblay, dans une quarantaine d'années, lorsque l'Alzheimer ou l'encéphalite spongiforme auront frappé et qu'on écrira directement des romans en super-HTML-version Lariflette5.0. À la fin de son laborieux exposé, où l'on avait appris en premier lieu que sa mère ne lui a pas téléphoné ce

jour-là, Foglia nous fait part d'un scoop qui restera sans nul doute gravé dans les annales du journalisme (inter)national : il sait, figurez-vous, un sourire narquois aux lèvres, il sait, *lui*, où se cache le méchant-salaud de nazi-chrétien de connard texan criminel de guerre réactionnaire-de-droite – pardon je/il s'emporte – de Président *élu illégalement* – de mes fesses – Bush. Il y a plusieurs semaines déjà, il nous faisait part de ses réflexions stratégiques sur heu... l'impossibilité pour les Américains de remettre la main sur Ben Laden ou Saddam Hussein, et quelques mois plus tôt sur, tendez les lèvres en direction de la débitrice automatique de clichés, le martyr du peuple bagdadi quand les Américains – ces barbares ne respectent donc rien ! – avait laissé les merveilles muséologiques de cette cité-millénaire être pillées sans tirer le moindre coup de feu ! Ah s'il s'était agi du Ministère du Pétrole, on n'aurait pas vu ça, n'est-ce pas madame Michu (ou Brossard) ! Rien ne fut dit, bien sûr, quelques jours plus tard, lorsque la collection fut retrouvée, quasiment intacte, après que les soi-disant « pillards » se fussent révélés des conservateurs et amis du musée qui, précisément, avait mis les plus belles œuvres à l'abri. Quant à celles qui avaient été réellement dérobées, elles furent pour la plupart récupérées par l'intervention des forces spéciales, ou discrètement ramenées par ceux qui les trouvaient certainement, au final, fort encombrantes. Cela, Pierre Foglia *ne nous l'a pas vraiment tout bien expliqué*. On imagine au demeurant le piaillage collectif de tous ces bien-pensants de la morale-en-kit au cas où ces (salauds de, barbares colonisateurs de, nazi-chrétiens de, rayez les mentions inutiles) *Marines* avaient ouvert le feu sur de « pauvres Irakiens en colère » pour protéger de *simples objets d'art*. Vous voulez que je vous le fasse, moi, l'édito-cucul-la-praline qui aurait servi de patron aux jérémiades d'Anne-Marie Dus-sault ou d'Amir Khadir si cette fâcheuse occurrence était sur-

venue ? Comment, *que dites vous ? Ils ont ôôôé* ( un tremblement d'indignation dans la voix est de rigueur) ? Mais que vaut, dites-moi, la vie d'un homme face à une statuette d'or datant de Persépolis ou de Babylone ? Ah, ces Zaméricains, aucun respect pour la vie humaine, ils sacrifieraient une population entière pour quelques sarcophages ou poteries antiques ! Reheu-gahar-déhez – un tremblement d'indignation dans la voix est de rigueur : ces barbares ignominieusement calculateurs *n'ont même pas détruit les installations pétrolières*, et maintenant *ils massacrent sans pitié* de pauvres gens qui pillent les richesses du pays par suite du désespoir et de l'anarchie que le régime de Saddam ET l'intervention alliée ont suscités. N'est-ce pas ma chérie, n'ai-je pas *tout bien expliqué*, encore une fois ? Ah, comme il est facile de l'entendre cette voix, et de la laisser prendre la parole à votre place, pour un bref instant. C'est ce qu'il y a de bien avec la sous-pensée de caniveau du journalisme contemporain, c'est qu'au moins les crottes sont bien rangées. La publicité écologiste de la ville de Montréal semble ici s'appliquer avec toute la netteté que laisse une déneigeuse derrière elle, lorsqu'elle est conduite par un ouvrier non syndiqué, et à jeun : Pierre Foglia n'est pas une ordure, non, il faudrait qu'il puisse mordre pour cela, qu'il soit doté d'un instinct véritable de vie et de survie, une *force de réaction* qui l'oblige à prendre une position autre que celle qu'attendent ses lecteurs, qu'il a patiemment formé au fil des ans. Non, je l'avais déjà signalé plus haut, comme presque tout aujourd'hui dans une société écologiquement gérée, Pierre Foglia *n'est pas une ordure, car il est recyclable*.

MAURICE G. DANTEC